

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 29

Artikel: La plus belle fleur du monde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

paraître et disparaître. Ce sont : *Séjour militaire* (1813), *le Testament et les Billets doux* (1819), *le Timide* (1825), *Vendôme en Espagne* (1825), *le Serment* (1832), *Actéon* (1834), *les Chaperons Blancs* (1836), *le Lac des Fées* (1839), *Zanetta* (1840), *le duc d'Olonne* (1842), *la Barcarolle* (1845), *l'Enfant prodigue* (1850), *Zerline ou la Corbeille d'Oranges* (1851), *Jenny Bell* (1855), *Manon Lescaut* (1856), *la Circassienne* (1861) et *la Fiancée du roi de Garbe* (1864).

Dans tous ces ouvrages, du reste, il y a de fort belles choses : et l'on exécute souvent dans les concerts les ouvertures des *Chaperons blancs* et de *Zanetta*, et les grands airs ornés du *Serment* et d'*Actéon*.

Rossini, si difficile en fait de musique contemporaine, Rossini, qui exérait Halévy et se taisait d'une manière si significative sur le compte de Meyerbeer, interrogé un jour par un amateur lui demandant à brûle-pourpoint quel était l'opéra français qu'il préférerait, répondit de suite et sans hésiter : la *Muette de Portici*. Les opéras d'Auber, chose remarquable, sont aussi populaires à Vienne et à Berlin qu'à Paris. L'Espagne les a pris aussi en grande estime et les joue fréquemment, trop souvent augmentés de morceaux castillans, dont ils pourraient parfaitement se passer.

Auber était membre de l'Institut depuis 1829, grand officier de la Légion-d'Honneur depuis 1861, et directeur du Conservatoire de musique depuis 1824.

Un professeur en voyage.

XII

Notre berlinoise éprouva un étonnement difficile à dépeindre. Toute la diplomatie, toute la finesse berlinoise, tout l'arsenal des moyens invincibles de remporter la victoire venaient d'être surpassés par la simple et irrésistible voix de la nature.

Enfin, Mme Rössler recouvra la parole :

— Que ce que Dieu a uni, l'homme ne le sépare point, dit-elle d'une voix solennelle.

A l'ouïe de cette formule de consentement, notre berlinoise se trouva aussi émue qu'embarrassée. Elle n'aurait pu ajouter un mot, elle avait bouche close. Heureusement que l'arrivée de son mari donna une autre tournure à la conversation et qu'elle put reprendre le sceptre de l'esprit et de l'élégance.

La soirée de ce jour, si plein de choses émouvantes, était fort avancée. Schwarzenberg et ses hôtes en étaient à converser sans gêne dans la chambre à manger. Notre jeune homme, malgré toute la joie de son cœur, était pensif, on pourrait presque dire triste; il regardait d'un air méditatif l'épouse du professeur.

— Selon la manière dont j'envisage l'affaire, lui dit celle-ci d'un ton sérieux, je pense que vous ferez bien de ne jamais souffler mot à Franciska des bruits qui ont couru sur son compte. Cette âme ingénue et douce n'en a aucun soupçon, et c'est un bonheur. Je sais que vous regardez comme indispensable que le docteur Grossé fasse des excuses pour les mensonges qu'il a débités. Gardez-vous bien de lui demander une réparation quelconque, elle ne profiterait à personne, et lui inspirerait des sentiments de haine et de vengeance qui pourraient nuire à Franciska. En épousant la jeune fille, vous montrez le cas que vous faites de tous ces tripots.

Laissez au temps et à vos amis le soin de faire le reste. L'épouse du docteur et moi sommes déjà allées initier Mme la juge Roth à cette grande affaire; elle se fera un devoir de réduire à néant tous les méchants propos que des malveil-

lants pourraient tenir sur Franciska. Nous pensons d'autant plus avoir réussi que madame la juge aime énormément à causer; c'est une véritable gazette.

L'événement justifia ces prévisions; à peine la nuit était-elle écoulée que, dans toute la ville, il n'était question que du mariage de Schwarzenberg. Tout le monde l'en félicita; mais l'apologie la plus sincère fut celle de la vieille Rosa, sa fidèle cuisinière.

— Ah! chère dame, dit-elle à Franciska, c'est le Seigneur qui a inspiré mon jeune maître quand il vous a choisie pour épouse. Je tremblais à l'idée de la fière Marie Grossé; celle-là eût été une mauvaise épouse, malgré toute sa fortune. La Jeanne, qui est en service chez Mme Herbig, s'est assez souvent plainte à moi de tout ce qu'elle a à endurer avec cette hautaine créature. Enfin, Dieu soit béni!

Quelques jours après ces événements, on vit, de grand matin, deux voitures se diriger, en sens contraire, vers la campagne. Dans l'une était une jeune et jolie dame, en proie à un profond dépit. Enfoncée dans les coussins de la voiture, le visage couvert d'un voile, elle écoutait d'un air boudeur les propos d'un jeune Monsieur qui l'accompagnait, et qui tantôt riait à moitié et tantôt parlait d'un air sérieux. Quelques servantes qui croisèrent la voiture, en saluant, se retournèrent pour la suivre des yeux.

— Dis-donc! c'est Mlle Grossé, qui, accompagnée de Monsieur son frère, débarrasse notre ville de sa présence. Le poisson qu'elle pensait tenir s'est échappé de son filet!

Trois personnes montèrent dans la seconde voiture qui se dirigea vers le petit domaine de la veuve Rössler. Les enfants vinrent la recevoir, en poussant des cris de joie, et lui lancèrent une pluie de fleurs. Il en sortit un jeune homme qui ne parut guère faire attention aux enfants, mais qui alla droit vers une jeune fille qui se pendit à son bras en riant de bonheur.

— Au revoir! crièrent les amis restés dans la voiture qui se remit en route.

— En septembre, pour la noce, répondit-on depuis le jardin, et alors chapeaux et mouchoirs de s'agiter jusqu'au contour de la route.

Le postillon se chargea du reste, et son cor fit retentir, dans l'air frais du matin, en signe d'adieu, la chanson populaire bien connue :

Quand je viendrai ! quand je reviendrai
Ce sera pour faire une noce.

J. Z.,

d'après le texte de CLÉMENTINE D'HELM.

La plus belle fleur du monde.

La fleur peut-être la plus belle que l'on puisse voir en Europe se trouve en ce moment dans les serres de la Société royale d'horticulture de Londres. Au milieu d'une serre remplie d'une quantité énorme des plantes les plus rares, s'élève un rhododendron colossal; il a en effet 20 pieds de hauteur et sa couronne se compose d'innombrables bouquets de fleurs d'un rouge de feu sombre. Cette magnifique plante rappelle involontairement les descriptions qu'a faites le docteur Wallach des versants de la chaîne du Sud-Himalaya. D'après ses récits, sur ces pentes, de vastes surfaces sont entièrement couvertes d'arbustes en fleurs tous semblables à celui qui, dans une serre de Londres, peut par sa magnificence attirer à lui seul des milliers d'admirateurs.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.